

Abdelkader ZAAIMI

Imposture et Vengeance

Le mystère d'un kidnapping

« La prétention qu'a le terrorisme d'agir au nom des pauvres est une flagrante **imposture**. » (Jean-Paul II).

« Dans la **vengeance** et en **amour**, la femme est plus barbare que l'homme. » (Friedrich Nietzsche). ▷ ...

TABLES DES MATIERES

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I.....	5	.
CHAPITRE II.....	13	
CHAPITRE III.....	24	
CHAPITRE IV.....	30	
CHAPITRE V.....	36	
CHAPITRE VI.....	55	
CHAPITRE VII.....	62	
CHAPITRE VIII.....	71	
CHAPITRE IX.....	76	

CHAPITRE X.....	84
CHAPITRE XI.....	99
CHAPITRE XII.....	104
CHAPITRE XIII.....	107
CHAPITRE XIV.....	112
CHAPITRE XV.....	126
CHAPITRE XVI.....	131
CHAPITRE XVII.....	141
CHAPITRE XVIII.....	149
CHAPITRE XIX.....	157
CHAPITRE XX.....	163

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I.....	173
CHAPITRE II.....	187
CHAPITRE III.....	197
CHAPITRE IV.....	206
CHAPITRE V.....	218
CHAPITRE VI.....	242
CHAPITRE VII.....	304
CHAPITRE VIII.....	313

CHAPITRE IX.....	323
CHAPITRE X.....	338
CHAPITRE XI.....	345
CHAPITRE XII.....	349
CHAPITRE XIII.....	358
CHAPITRE XIV.....	361
CHAPITRE XV.....	372
CHAPITRE XVI.....	382
CHAPITRE XVII.....	388
CHAPITRE XVIII.....	394
CHAPITRE XIX.....	405
CHAPITRE XX.....	409
CHAPITRE XXI.....	411
CHAPITRE XXII.....	415
CHAPITRE XXIII.....	422

Synopsis

Elevée et éduquée, sans connaître ses vrais parents, par sa tante Dina, Sara va vivre toute son enfance dans le mensonge et la cachotterie. A l'issue de ses études universitaires, elle devient professeur de dessin. Mariée avec son collègue Sami, le fils d'un grand entrepreneur, elle enfante deux jumeaux qui vont être enlevés avec leur poussette par une femme cagoulée que personne ne sait qui.

Deux jours après, ce richissime va disparaître. Walid, son gendre, en sa qualité d'expert comptable, va s'occuper de la gestion des entreprises. Sa femme Maria, qui se croit infertile, va surprendre son mari en train de fricoter avec sa sœur Nabila qui va tomber enceinte. Interrogée par sa mère, elle se refuse d'avouer le nom du père. Madame Radia, la mystérieuse va s'engager dans une fausse piste. Son mari va faire pareil avec Marie Rose, la femme d'un partenaire. Au fil des jours, l'histoire de la famille des Renards va prendre une tournure étrange qui va se solder par l'émergence de certaines vérités.

Tous les actes criminels commis vont être lourds de conséquences et débouchent in fine sur la faillite factuelle et la maladie de ce grand patron qui va passer plusieurs jours dans le coma avant de rendre l'âme. Les péripéties, intrigues et suspense de cette histoire apparaîtront au fil des pages. Bonne lecture.

Quatrième de couverture

« Quelle genre de mission voulait-elle me confier cette fois-ci ? s'interrogea-il au moment où il démarra la voiture pour la sortir du garage. Si je ne fais pas attention un tant soit peu à mes agissements capricieux, je risque d'être envoyé en taule et perdre toute ma liberté à cause des idées extravagantes et macabres de cette femme. » Daniel le chauffeur

Dès que je commençais à prendre conscience de toutes les choses qui m'entouraient, ma tante Dina, me disait que je suis la fille unique que ma mère avait enfantée avant sa mort.

Mais, étant trop cachotière et adepte de la rétention pour me dire la vérité en tant que telle, elle ne m'avait jamais avoué quoi que ce soit à propos de mon père ni de sa vraie identité ni de sa famille non plus.

Cette situation de vivre dans l'ignorance m'agaçait. Elle me rendait tellement nerveuse au point qu'il m'arrivait souvent de me mettre à l'œuvre, corps et âme, pour tenter de percer le mystère et toucher au fin fond des choses.

Bien que le fait d'obtenir des réponses aux questions pressantes, qui me tourmentaient l'esprit sans répit, fût mon unique objectif, mon esprit de séparer le vrai du faux m'avait trahi pour autant lorsqu'il avait opté de façon irréversible pour la résignation et j'avais fini à mon corps défendant par reléguer au second plan cette priorité si impérieuse, fût-elle, pour me consacrer à mes études de littératures et d'art plastiques que j'avais poursuivies avec brio.

Quand j'avais à peine terminé mon cursus universitaire, je suis devenue professeur de dessin et je me suis mise à exercer dans un lycée privé où n'étaient inscrits que des élèves de bonnes familles, issus de milieux tout naturellement aisés.

Toutes les classes dont je faisais l'enseignante, étaient mixtes et peu d'entre eux s'intéressaient à la matière en y portant un intérêt particulier. Les autres lycéens, filles et garçons évidemment, qui attendaient d'assister à mes heures de cours avec un grand intérêt, se la coulaient douce au mépris de mes avertissements, en faisant semblant de se servir d'un pinceau pour gribouiller si vite et pouvoir passer le restant du temps à se taquiner les uns les autres au moment où je m'occupais, tête baissée, d'évaluer le travail de chacun des élèves studieux.

Parmi les enseignants de cet établissement, il y avait un professeur de français que je côtoyais depuis le jour de mon affectation. Sami avait presque mon âge et il me plaisait beaucoup. Il incarnait le portrait type d'un

jeune homme idéal, affable et amène, paré en tous points de vue d'un charme irrésistible.

Quand il me parlait dans la salle des professeurs, je ne pouvais pas m'empêcher de tomber sous son charme. Il avait toutes les qualités requises pour devenir en définitive mon prince charmant.

Avec nos conversations récurrentes, tenues le plus souvent pendant les récréations et via internet, il m'avait un jour déclaré sa flamme en me disant de belles choses qui allaient droit au cœur.

— Ecoute, Sara ! me dit-il. Depuis le jour où je t'ai vue, chez moi, à la maison, avec ta tante Dina, il s'est produit un déclic en mon for intérieur ; mon cœur battait la chamade et j'avais un frisson de plaisir et de satisfaction.

A vrai dire, moi aussi, j'eus des papillons dans le ventre dès que nos regards se croisèrent, mais avant de lui exprimer mon attirance, je me suis résolue à temporiser en laissant du temps au temps.

— Ma tante m'a longuement parlé de votre famille, dis-je. Elle est très satisfaite, on ne peut plus, de la façon dont vous la traitez.

A titre indicatif, les parents de celui qui allait devenir mon ange gardien étaient des gens richissimes réputés. Son père était affairiste ; il s'activait dans le secteur agroalimentaire et possédait en plus d'un nombre important des immobilisations plusieurs actions dans une chaîne d'hôtels de luxe.

De taille normale, il était quinquagénaire à l'époque où il m'a été donné de le connaître. C'était un homme très posé ; il avait le regard perçant et sa physionomie reflète à elle seule l'aspect d'une personne hautaine et imbue d'elle-même, mais apparemment douée d'intelligence et d'esprit lucide. Il faisait partie de ceux qui avaient le sens et le talent assez suffisants pour gérer ses affaires et mener en parallèle une vie bourgeoise.

— Je suis très content de ce jugement de valeur, me dit-il d'un ton aimable, enthousiaste et plein de sourire. Mes frères et sœurs la traitent comme une seconde mère. A ce que je sache, aucun de nous n'a jamais osé réduire son rôle à celui d'une simple gouvernante ni sous-estimer ses conseils

ni désobéir non plus à ses ordres. Sa présence parmi nous compte beaucoup au point de devenir notre point d'appui et de réconfort.

A mesure que ce genre de conversation amicale prenait de l'ampleur entre nos deux pour se transformer peu à peu et donner lieu in fine à une relation intime, de nouveaux horizons se mirent alors à s'ouvrir devant moi pour livrer passage à des perspectives inattendues qui se révèlent.

— S'agissant de ma tante Dina, lui dis-je, cette femme est une vraie battante. C'est grâce à ses efforts de bonne mère que j'ai pu réaliser mes rêves et devenir celle que je suis aujourd'hui. Sans elle, jamais je n'aurais eu la chance de sortir de la pauvreté et de me libérer de ce poids si pesant de la misère que je coltinai à mon corps défendant.

— La pauvreté n'a jamais été une fatalité pour personne, me dit-il. Estime-toi heureuse d'avoir d'autres atouts si importants à ton actif. En plus d'être belle et séduisante, moi, je trouve que tu es une jeune fille pragmatique, pleine d'entrain, de vivacité et de hardiesse.

En me parlant de cette manière si douce et affective, Sami cherchait d'une façon ou d'une autre à me lancer des fleurs et mettre un point d'honneur à se montrer empathique et plein de compassion à mon égard.

Afin de lui exprimer sur le vif ma gratitude et ma reconnaissance, je n'ai pas fait l'effort inutile de chercher mes mots pour enjoliver mon expression plus qu'il n'en fallut.

— Tout ce que tu vois en moi, avoué-je, correspond pratiquement aux mêmes impressions que j'ai sur toi. Notre ressemblance, non du point de vue de la forme, mais de celui du fond du cœur, est comparable à quelques traits près au goût de l'orange quand il s'apparente à celui de la mandarine.

— Je suis très satisfait de telle comparaison, dit-il, et j'ai la conviction que nos préférences de jeunes professeurs, ambitieux et pleins de volonté, convergent vers le même centre d'intérêt.

A force de le côtoyer en cultivant sa compagnie pour de bon, Sami est devenu l'homme de ma vie. Après un mariage célébré en grande pompe, ma vie de jeune adolescente, qui s'accommodait à peine de vivre à l'étroit et

sous le même toit avec une famille si pauvre, s'est transformée de fond en comble.

Dès notre retour de la lune de miel que nous avons passée à merveille dans un pays européen, nous avons convenu d'engager une servante polyvalente qui pourrait remplir le rôle de babysitteur le moment venu.

Notre choix était fixé sur une femme adulte, qui n'en manquait pas moins d'expérience dans le domaine, nous dit-on. Cette femme, qui répondait au nom de Chams, avait reçu de notre part une avance sur son salaire mensuel et elle s'en est réjouie.

Aussitôt arrivée chez nous, on l'avait installée dans une chambre située à l'intérieur de notre maison. Le lendemain, je me rappelle, elle s'est levée tôt pour se mettre à l'œuvre.

Quand elle avait mis la table pour nous servir le petit déjeuner, en tant que couple nouvellement constitué, Chams était sur son trente et un. Elle était embaumée d'une fragrance aux senteurs de miel. Mon mari et moi étions très fiers d'elle et l'avions félicitée de son odeur suave. En guise de remerciement, elle nous a esquissé son premier sourire avant de dire :

— En tant que domestique et babysitteur, je suis habituée à prendre soin de mon corps et de mon âme. Avec l'argent que je gagne en travaillant pour des gens généreux et bienveillants comme vous, je ne m'empêche pas de m'offrir un tant soit peu de luxe pour me sentir bien dans ma peau.

A en juger par l'enthousiasme et la politesse avec lesquels elle s'adressa à nous, nous eûmes l'impression que sa présence parmi nous nous serait d'une grande utilité.

En vue de gagner du temps et profiter de cet amour si fort et fusionnel qui nous a réunis, Sami et moi, nous avons envisagé la possibilité d'enfanter. Après deux années de mariage, je suis tombée enceinte. Ma grossesse était normale d'après le gynéco que je consultais à intervalles réguliers. Au bout de neuf mois révolus, j'avais accouché de deux bébés jumeaux qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Aziz et Hicham, qui se portaient bien, pesaient à la naissance deux kilos et demi. Leur présence parmi nous avait illuminé notre foyer marital. Chams, la quadragénaire, qui s'y

connaissait entre autres et mieux que moi en matière d'allaitement et soins corporels, s'est chargée des deux nouveau-nés.

Pendant le week-end qui suivait mon rétablissement complet, elle m'a accompagnée au centre ville pour effectuer les achats nécessaires aux bébés. Après avoir remis la voiture au parking, nous sommes entrées, toutes les deux, dans un magasin de prêt à porter des plus chics.

Lorsque nous étions dans les rayons, une des vendeuses, tirée à quatre épingles, qui nous suivait du regard, s'approcha de nous pour nous aborder à la manière d'un agent commercial. Ayant le sourire aux lèvres bien charnues, tracées soigneusement au rouge à lèvres, elle s'empressa de dire d'un ton si accueillant et emprunt de toutes les marques de politesse :

— En quoi puis-je vous aider mesdames ?

— Mes deux bébés jumeaux ont besoin d'un trousseau de vêtements, dit Sara.

La vendeuse qui comprenait les choses à demi mot, jeta un regard furtif pour avoir une vue d'ensemble sur les nouvelles clientes et dit :

— Suivez-moi, s'il vous plaît, ce que vous cherchez se trouve là haut.

En montant l'escalier, elle nous a conduites dans les rayons d'un autre magasin plein à craquer de vêtements pour bébés. En voyant d'autres mères faire leurs emplettes seules ou accompagnées, j'ai vite compris que nous n'étions pas les seules à être bénies de cette naissance heureuse.

En me laissant absorbée dans mes pensées, Chams a disparu quelques secondes de ma vue puis elle revint prestement avec un grand panier à la main et me dit :

— Madame Sara, veux-tu que je commence à choisir les habits dont on aura besoin ? Regarde ici tous ces articles ! Je crois qu'il y a tout ce qu'il faut.

Pour tester ces connaissances et la responsabiliser dès le début, je lui dis d'un ton amical :

— Alors fais-moi voir ce que tu préfères pour mes bébés.

— Tout de suite, madame, dit-elle d'un air joyeux.

Elle se mit, séance tenante, à me montrer une à une toutes les pièces accrochées sur cintres et suspendues à l'endroit de rangement adéquat.

— Mes petits, lui dis-je, ont besoin de se réchauffer. Pour cela, il leur faut des gilets en laine, des bonnets, des paires de chaussons, des gigoteuses, des bavoirs, des langes en coton, des grenouillères, des brassières et des capes de bain.

Une vendeuse, qui portait son aide aux clientes, s'affairait près de nous. Elle a pu entendre toutes les bribes de conversation que je tenais avec ma servante. Sans hésiter un instant, elle se tourna vers nous et se mit à nous annoncer toutes les nouveautés avant de nous dire :

— Dites-moi, mesdames, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ?

— Comme quoi, mademoiselle ? demandai-je en faisant la naïve avant de me ressaisir. Nous avons choisi ces articles pour mes bébés jumeaux, mais je crois que ce n'est pas encore suffisant pour constituer un trousseau pour chacun d'eux.

— Ne vous en faites pas, dit-elle, je suis là pour vous servir. Je vais faire en sorte à ce que vous soyez très satisfaites.

La vendeuse, qui s'est montrée très aimable à notre endroit, nous a facilité la tâche et nous avons pu remplir deux paniers par un ensemble d'effets très chics. Avant de quitter les lieux, ma servante m'a rappelé d'acheter une poussette pour jumeaux et je l'ai remerciée de son attention.

Quand nous avons terminé notre shopping, nous sommes rentrées à la maison. Sami, qui faisait la grasse matinée, dormait encore. Chams qui termina d'amener le matériel acheté dans la chambre des bébés, vint chercher les berceaux de Hicham et Aziz, qui dormaient à poings fermés, pour les remettre à leur place avant de passer à la cuisine pour nous préparer le déjeuner.

II

La maison que nous habitons, Sami et moi, nos jumeaux et leur babysitteur, se trouvait tout près de celle de ses parents. Elles étaient bâties, toutes les deux, sur une large parcelle de terrain, gazonnée par endroit, plantée de rosiers, de sapins, de saules, d'eucalyptus et de quelques arbres fruitiers. Le tout était entouré d'un mur infranchissable pour les intrus qui ne pouvaient pas entrer par la porte principale où se tenaient jour et nuit deux hommes habillés en vigiles, qui se relayaient pour assurer tout un chacun sa faction de garde.

Ma belle mère Radia était une femme arrogante et hautaine qui se croyait pouvoir faire le beau et le mauvais temps. Elle était intransigeante sur toute la ligne. Aucun des employés de la maison ne pouvait discuter ses ordres ni contredire ses décisions. C'était une dure à cuir, capable de clouer le bec à ses rivales. Elle s'est opposée avec véhémence à mon mariage avec Sami en se faisant à l'idée que je n'étais pas la personne convenable qui méritait d'être sa bru. Elle me traitait d'une moins que rien à cause de mon statut social qu'elle qualifiait de médiocre et d'insignifiant.

Avant que mon mariage n'ait eu lieu, ma tante Dina, qui s'est rendu compte de ma liaison secrète avec le fils de ses maîtres de maison, n'était pas contente de ce qu'elle considérait comme étant une aventure extravagante insensée.

Un jour qu'elle m'a vue entrer subrepticement dans la chambre de mon futur prétendant, elle m'a fait des remontrances en rentrant à la maison.

— Sara, dit-elle, est ce que je peux savoir ce que tu fabriques avec Sami dans sa chambre ?

— Pourquoi tu me poses cette question, ma tante ? lui demandai-je. Je te rappelle que je suis majeure et vaccinée et je sais ce que je fais. Je ne suis plus une gosse.

— Ton attitude de fille frivole ne me plaît pas du tout. En agissant de la sorte, tu risques de m'attirer des ennuis avec madame Radia.

Ma tante, qui ne supportait pas les engueulades ni les reproches acerbes de cette harpie, avait peur d'une mise à pied ou d'un renvoi définitif.

Elle faisait en sorte que sa conduite à l'intérieur de la maison des renards ne fût en aucun cas affectée à cause de mes frasques.

— Ne te fais pas de soucis à mon sujet, lui dis-je. Sami et moi sortons ensemble et personne n'a le droit d'entraver notre relation ni étouffer à l'œuf notre amour. Quoi qu'elle fasse, madame Radia ne réussira jamais à dissuader son fils de me laisser tomber. Comme il me l'a souvent répété, la pauvreté n'est pas une fatalité. Ce qui compte pour nous, me disait-il, c'est la complicité, le respect et la compréhension mutuelle.

— Et quoi d'autre ? dit la voix stridente et habituelle qui résonna dans le vestibule et coupa net notre conversation.

C'était oncle Ismail, le mari de ma tante Dina ; il travaillait comme chauffeur chez la famille des Renards. Monsieur Rémi comptait beaucoup sur sa présence et le chargeait entre autres de toutes les missions discrètes et délicates qu'il accomplissait avec brio.

Il était moins âgé de six ans que ma tante, aussi charmant qu'affable et presque toujours de bonne humeur. Comme tenue de travail, il portait un costume noir, chemise blanche, cravate noir et chaussures marron.

Sa relation avec ma tante n'était pas au beau fixe bien qu'ils fussent amoureux l'un de l'autre à une certaine période. Ils n'en cessaient pas moins de s'engueuler de temps en temps. Mais, à vrai dire, en dépit des hauts et des bas, ils continuaient côte à côte leur petit bonhomme de chemin.

— Et pourquoi, diable, vous vous êtes tues, reprit-il. Vous parliez de quoi ? Un problème ? Dites-moi, je peux vous aider en quoi que ce soit. La voiture de service est à ma disposition et je peux vous apporter tout ce que vous désirez en un clin d'œil.

Ma tante qui avait des sautes d'humeur de temps en temps à cause des cachoteries et des mensonges d'Ismail, n'en crut pas ses oreilles et feignit de ne rien entendre. Mais, moi, qui m'intéressais à ses plaisanteries, même si elles étaient de mauvais goût, j'ai voulu couper les cheveux en quatre et voir ce qu'il voulait insinuer

— J'espère que tes paroles soient sérieuses oncle, dis-je d'un ton familier. Ne nous promets pas la lune parce qu'elle n'est pas atteignable.

La louche à la main, la mine renfrognée et le visage livide, ma tante, qui sortit enfin de sa coquille après avoir gardé le silence quelques secondes, prit la parole et dit :

— Tes promesses de pacotille ne m'intéressent pas. Alors arrête de jouer avec nos sentiments. Ma nièce et moi ne méritons pas d'entendre encore un de tes mensonges. Si nous avons besoin de quoi que ce soit, nous irons le chercher sans prendre la peine de recourir à tes services.

Pour calmer le jeu, sauver la situation et éviter que les choses ne tournent pas au vinaigre, je me suis interposée de façon expéditive et dis :

— Ne sois si dure, ma tante. Oncle Ismail est un homme de parole qui n'a jamais manqué à son devoir de père de famille. Moi, je n'oublierai jamais la manière dont il se comporte avec moi depuis toute petite. Je lui en suis très reconnaissante. Quant à toi, chère tante, tu dois t'estimer heureuse et te contenter de sa présence à tes côtés. Sans lui, ta vie n'aurait eu aucun sens. Alors accorde-lui le bénéfice de doute sans le juger hâtivement.

Surpris de mon intervention inattendue, oncle Ismail me regarda d'un air aimable et dans son regard, j'ai pu déchiffrer un message de reconnaissance et de remerciement.

Ma tante, qui ne lui tenait pas rigueur des fautes qu'il commettait à son endroit en se permettant de fricoter avec Sonia, la jeune domestique de la famille des Renards dont il est tombé fou amoureux, passa l'éponge en considérant que de l'eau a coulé sous les ponts.

— Bien que de nature, je ne sois pas de celles qui oublient facilement le fait d'être trahies et froissées moralement et qu'elles ne gobent pas le mensonge sous toutes ses formes, je me fais un point d'honneur, autant que faire se peut, pour sauver mon mariage.

Pour profiter de l'état attendrissement de son épouse et la dissuader de croire aux tromperies passées, Ismail s'exprima sur ce sujet :

— Entre Sonia et moi, dit-il, il n'y a rien qui puisse te déranger, ma chérie, ou t'inciter à te fâcher contre moi. Ma présence aux côtés de cette domestique drôle et amusante qui se comporte comme une gitane n'a rien d'étrange. Moi, je rigole avec elle uniquement dans le but de passer du bon

temps et d'oublier les soucis de la vie. Si tu penses que je suis amoureuse d'elle, tu te trompes lourdement.

— Et pourquoi, bon sang, tu la prends dans tes bras ? s'écria-t-elle. Est-ce que tu as oublié le jour où je vous ai surpris, tous les deux, en train de vous embrasser au grand dam de ma personne ?

Sur ces questions, Ismail baissa la tête et garda le silence sans broncher. Même c'est la domestique qui s'est entiché de lui en lui volant un baiser, il se sentit intrigué en ma présence et ne sut quoi dire pour se justifier. En me portant à son secours, j'ai réussi à détourner la conversation.

— Que pensez-vous, dis-je, si l'on parle d'autre chose ?

— Comme quoi ? demanda Ismail qui tenta de l'échapper belle.

Pour monopoliser la parole quelques instants et faire oublier à ma tante ce problème de câlins et d'embrassades, j'ai vite pensé à une sortie pendant le weekend.

— J'ai besoin de changer d'air quelque part et je vous demande, à tous les deux, de m'y accompagner. Votre présence à mes côtés me fera beaucoup de bien. Je vous rappelle au passage que bien que vous soyez mes parents de substitution, je ressens, même à cet âge, le vide laissé par l'absence pesante de mes parents biologiques. Je vous ai beau poser si souvent la question de savoir ce qu'il est advenu de leur vie, je n'ai pas pu obtenir de réponse à ce jour. Je dirai que vous considérez peut-être cette affaire comme quelque chose de tabou.

En m'entendant évoquer cette question intrigante sur le mystère de leur silence, ils se mirent à se regarder fixement sans que personne ne se soit avisé de me dire la vérité sur mes origines.

Ma tante qui ne supportait pas ce genre de question fit la sourde oreille en faisant tomber un verre d'eau par terre pour me distraire et détourner l'attention.

— Oh, quelle poisse ! dit-elle. Je suis si maladroite que j'ai cassé ma coupe préférée. Faites attention ! Ne bougez pas ! Je vais chercher le balai

pour ramasser ces tessons. J'espère que cette casse soit un signe de bonheur et que rien de malheur ne nous arrive.

Oncle Ismail, qui en savait long sur l'identité de mes parents, profita de l'entrée de ma tante dans la cuisine et me conseilla de patienter car les choses, me dit-il, n'étaient pas si faciles à raconter en un mot. D'après le ton de son expression, j'ai compris qu'il y avait anguille sous roche et que rien ne m'empêcherait pour autant de piocher pour découvrir l'insolite.

Pour me faire plaisir, ma tante, qui revint de la cuisine en soupirant je ne savais pour quelle raison, accepta de m'accompagner avec oncle Ismail, là où j'avais envie d'aller.

— Puisque, j'ai terminé de mettre de l'ordre dans cette étroite cuisine, dit-elle, je pense que le mieux pour nous et d'aller faire un tour avec toi pour te faire oublier la routine pesante du travail. Qu'en dites-vous ?

Oncle Ismail, qui m'avait prodigué ses conseils de père afin que je prenne mon mal en patience, acquiesça d'un signe de tête et dit :

— Alors, préparez-vous ! Moi, je vais vous attendre en voiture.

Avant de se changer, ma tante alla demander la permission de sortir à madame Radia, mais la maîtresse de maison n'était pas là. Sans hésiter, elle passa voir monsieur Rami dans son bureau. Quand elle frappa à la porte, qui était fermée à clé, elle s'aperçut qu'il n'y avait personne.

Sur ces entrefaites, la domestique Sonia qui la guettait se tenait blottie dans un coin et sans laisser passer cette occasion de se retrouver seule à seule avec sa rivale, elle se montra et lança à son adresse :

— Qu'est ce que tu viens de chercher dans le bureau de monsieur Rami ? Tu sais mieux que personne que les employés de cette maison, hormis moi, n'ouvrent aucun droit à tourner autour de ce bureau luxueux.

— Ferme ta gueule, veux-tu ? s'écria Dina. En ma qualité de gouvernante de cette maison, j'ai le droit d'entrer là où je veux. Eloigne-toi de mon chemin, sinon...

— Sinon quoi ? dit Sonia qui chercha à la provoquer.

— Qu'est ce qui vous prend, toutes les deux ? hurla madame Radia, le sécateur à la main gantée.

La maîtresse de maison, suivie par Allal le jardinier, vient de rentrer de son jardin où elle s'imprégnait de l'odeur de ses rosiers.

S'apercevant de notre retard, oncle Ismail rentra à la maison pour nous demander de nous dépêcher. Mais à sa grande surprise, il a remarqué que, moi, j'étais fin prête, contrairement à ma tante qui nous a laissé poireauter.

— Mais où est-elle passée, cette vieille ? me demanda-t-il d'un ton énervé. Cette femme se paye notre tête, sois en sûre, Sara.

Afin de le calmer, je lui ai dit que ma tante est allée voir madame Radia pour lui demander l'autorisation de sortir et je ne savais pour quelle raison elle n'est pas encore revenue.

— Excusez-moi de vous avoir faits attendre plus qu'il n'en fallait, dit-elle. Je ne savais pas que madame Radia était au jardin et quand je suis passé la voir à la maison, elle n'y était pas. Et pour votre gouverne, je suis tombée sur cette cinglée de Sonia qui m'a cherché des noises pour des motifs bidon et futiles.

Pour prendre la défense de sa femme qui n'en cessa pas moins de pleurnicher, oncle Ismail alla chercher Sonia pour la remettre à sa place.

Quand cette folle amoureuse l'a vu venir à pas allongés comme s'il arpentait une pièce de terre, elle s'est cachée derrière le tronc d'un arbre. Et dès qu'il arriva à sa hauteur, elle se jeta sur lui, le prit par la taille et se mit à lui voler des baisers pour apaiser cette chaleur intense, ce rêve érotique et ses désirs cachés qui refaisaient surface à chaque fois qu'elle le voyait.

A ce moment là et avant même qu'il ait pu s'arracher à l'étreinte forcée de cette folle amoureuse, la sœur cadette de Sami était à la fenêtre du balcon. Avant de les filmer avec sa caméra, elle les a observés à l'aide de ses jumelles.

Maria, avait l'âge de vingt ans. C'était une fille sensible et susceptible. Elle était d'une curiosité inouïe. Quant à sa beauté, elle était très jolie et débordait de charme. Elle était mariée au comptable de son père. Sa

vie maritale était des plus chancelantes et son état d'esprit était le plus souvent au creux de la vague. C'était une femme qui avait des doutes sur la crédibilité de son mari car elle n'avait jamais confiance en lui.

La relation existant entre oncle Ismail et Sonia la domestique n'était aucunement son affaire et elle s'en fichait royalement. Mais, puisqu'elle les a filmés tous les deux, elle a envisagé la possibilité de les obliger par chantage à surveiller tous les faits et mouvements de son mari sous peine de les dénoncer, preuve à l'appui, à sa mère qui n'hésiterait pas une seconde à les envoyer paître.

Walid, vingt huit ans, élégant, beau et séduisant, était un expert comptable. Il avait pour mission de tenir des comptes et apporter conseils et orientations pour favoriser le développement des entreprises des Renards. Son mariage avec Maria, arrangé par Rami, n'était pas basé, sérieusement parlant, sur un vrai amour.

Ce jeune cadre avait tous les atouts pour être l'homme le plus convoité au sein des milieux de l'entrepreneuriat. A ses yeux, Maria, qui s'activait dans le domaine de l'art plastique et vendait ses tableaux lors des expositions, ne représentait pour lui que peu de choses.

Pris au piège, Oncle Ismail se mit à se débattre sous l'étreinte de cette folle de Sonia puis il la repoussa si énergiquement qu'elle perdit l'équilibre et tomba sur une motte de terre qui la blessa au bras droit.

En suivant la scène depuis le balcon et à leur insu, Maria n'en crut pas ses yeux en voyant la domestique tomber de tout son long sur le sol sans pouvoir se relever.

Elle dégringola les escaliers deux à deux et accourut vers la victime pour s'enquérir de son état de santé.

En se rendant compte de la présence de la patronne, la domestique se mit à gémir comme si elle avait reçu une balle dans l'un de ses organes vitaux.

Quand Maria arriva sur les lieux de l'incident, oncle Ismail était en train de l'aider à se relever, mais cette chipie qui n'avait aucun respect pour ma tante avait l'intention de tourner ce chauffeur en dérision.

— Lève-toi, dit-elle. Ne fais pas l'idiote. J'ai tout vu. La fautive, c'est toi. Ismail ne t'a rien fait de mal.

— C'est lui qui m'a poussée, madame Maria, dit Sonia.

— Alors montre-moi ce que tu as au juste, dit Maria d'un ton cassant.

— Non, rien, madame, dit-elle. Je suis tombée sur le côté, mais je ne me suis pas faite trop de mal.

— Excusez-moi, madame, ce dérangement, dit Ismail. Sonia est une fille qui aime plaisanter même si parfois ses plaisanteries sont de mauvais goût.

Sans vouloir leur accorder plus de temps, Maria qui ne voulait pas leur faire du mal en les dénonçant à sa mère, leur ordonna d'aller rejoindre chacun son poste et de ne plus fricoter au sein de la maison, au vu et au su de tous les employés.

— Mais attendez, dit-elle. Le jour où j'aurai besoin d'un service personnel, promettez-moi que me serez d'une grande utilité.

— Dites-moi, madame, que puis-je pour vous, dit Ismail. Je peux vous aider en quoi que ce soit.

— Et moi aussi, madame, ajouta Sonia. Vous ne pouvez pas imaginer combien je vous aime. Vous servir du matin au soir m'est devenu un grand plaisir. Je vous promets que je resterai à votre disposition jour et nuit et mon attitude à votre égard restera immuable jusqu'à mes derniers jours de vie.

— Je sais de quoi tu es capable, Sonia. Attendez-vous donc, tous les deux, à mon appel, dit-elle avant de s'en aller.

Sachant qu'ils n'avaient aucune idée claire et précise sur le genre de mission qu'ils devraient accomplir, les deux employés qui avaient une certaine appréhension, restèrent désemparés et ne surent à quel saint se vouer pour déchiffrer les paroles implicites de la patronne.

III

Sur ces entrefaites, étant à bout de patience à l'égard d'oncle Ismail, qui nous a laissées poireauter assez longtemps, ma tante, si inquiète fût-elle, alla en grande hâte le chercher pour voir ce qu'il fabriquait. A sa grande déception, elle l'eut surpris à l'arrière de la maison des Renards, en train de rigoler à gorge déployée avec Sonia.

Pris de court, les deux amoureux se sentirent surpris les mains dans le sac comme deux traîtres invétérés. Avant de leur permettre de dire quoi que ce soit en guise d'excuses à la con, ma tante s'en est prise et à son mari et à la domestique qu'elle couvrit de honte et d'injures accablants en les vouant aux gémonies.

Habitée à ce genre de réaction, Sonia qui cherchait à détruire ma tante et lui voler son mari, garda le silence tandis qu'Ismail la supplia de baisser le ton et d'essayer de comprendre la situation.

Sans admettre d'aucune façon ces frasques insensées commis par les deux mis en cause, ma tante gueula au point que sa voix se répandit dans les quatre coins de la maison. Attirée par ces cris de rage et d'indignation, Radia, qui s'affairait dans le jardin, près de ses rosiers, déposa son ses gants et son sécateur et accourut à pas de géant vers les lieux.

— Je peux savoir ce qui se passe entre vous trois ? dit la patronne d'un ton sévère.

— Il se passe, répondit ma tante que cette chipie et ce traître de mari étaient en train de fricoter derrière mon dos. Je vous demande, madame, de prendre des mesures drastiques à l'encontre de ces deux vieux scélérats. Moi, j'en ai assez de supporter les imbécilités démesurées de ces deux là.

— Ecoutez-moi, vous deux, dit-elle d'un ton sévère, ici, c'est chez moi. Aucun de vous n'a le droit d'en faire à sa tête. Je vous rappelle qu'à maintes reprises, je vous ai mis en garde pour que vous cessiez ce genre de folie une fois pour toute, mais il me semble que vous vous entêtez à vous donner en spectacle sous mes yeux, dans ma maison et sans le moindre scrupule. Sachez bien que je n'ai pas les yeux dans ma poche et que rien ne m'échappe. Toi, Ismail, si tu veux continuer à tromper cette pauvre Dina, ne le fais pas dans cette maison et ça pour ton bien parce que la prochaine si je te surprends avec cette morveuse impudique, je t'envoie paître et il en sera de même pour elle.

Devant l'autorité et l'intransigeance de madame Radia, tous les membres de la famille des Renards faisaient profil bas et encore moins les employés. Cette dame de fer ne pardonne pas et elle ne connaît de la tolérance que le nom.

Ma tante, qui ne souhaitait pas que son mari perdît sa place, intercédait en sa faveur et pria la maîtresse de maison de ne pas lui tenir rigueur des bêtises qu'il n'en cessait pas moins de commettre.

— Rassurez-vous, madame, que cette fois-ci, ce zigoto va m'entendre, dit-elle. Je vous promets que je vais le remettre à sa place et lui montrer de quel bois je me chauffe. Et toi, qui veux te faire passer pour une briseuse de foyer, éloigne-toi de mon mari et arrête tes stupidités. Mets-toi dans la tête que sortir avec un homme marié, c'est comme flotter à vue, sans aucun instrument ni repère. En agissant de la sorte, tu t'embarques, ma petite, dans une aventure qui ne te mènera que vers l'abîme. Si tu veux éviter de t'affronter à moi, cherche-toi un petit ami. Les hommes, il en existe à profusion.

— Alors, ça suffit ! J'en ai assez de vos salades. Je n'ai pas besoin d'entendre vos idioties, s'écria-t-elle. Vous m'entendez ? Rejoignez vos postes. Vous avez encore du pain sur la planche.

Entendu, madame, dit ma tante avant d'aller se remettre à l'œuvre sans même pas demander l'autorisation de sortir avec moi comme nous l'avons prévu.

— Toi, Ismail, prépare la voiture et attends-moi, ajouta-t-elle avant d'aller se changer.

A cause de ce fâcheux contretemps imprévisible, j'avais perdu la chance de mettre à contribution cette sortie pour discuter avec ma tante et son mari de tous les mystères qui entouraient ma vie de fille qui a grandi orpheline de père et de mère, sans frère ni sœur.

En sortant à peine de la maison avec son chauffeur, madame Radia, qui voulut couper les cheveux en quatre pour savoir exactement ce qui se passait entre lui et la domestique, l'interrogea de but en blanc.

— Dis-moi, que représente pour toi ta femme ?

Oncle Ismail, qui avait de la répartie, répondit sans avec un réflexe inouï :

— Elle représente tout pour moi, madame. Sans elle, ma vie n'aurait eu aucun sens. Je le dis et je le maintiens. Tous les employés de la maison qui nous connaissent de près savent très bien qu'entre Dina et moi, il existe une certaine symbiose atypique et un amour idyllique. Bien qu'elle me dépasse en âge, je l'aime toujours et je ne m'attends d'aucune façon à ce que cet amour soit voué à l'échec à cause de quelque incartade.

— Si tu l'aimes vraiment, pourquoi, diable, tu continues de la tromper ? Est-ce que tu ne crois pas qu'en agissant en homme infidèle, tu es en train de saboter ton mariage ?

Oncle Ismail répétait toujours quand il se chamaillait avec ma tante que son mariage n'a aucun avenir puisque ma tante n'enfante pas à cause de sa stérilité irrémédiable. Toutefois, il disait à qui voulait l'entendre qu'il portait un amour spécial pour sa femme.

— Mon mariage avec Dina, madame, est déjà saboté parce que sans enfants notre vie de couple bien qu'elle soit remplie d'amour et d'affection reste instable et pourra craquer à tout moment.

Madame Radia, qui ne crut nullement à ces arguments trop faibles pour être convaincants, les réfuta, séance tenante.

— Je pense que tu te trompes lourdement, Ismail, dit-elle. Même avec la présence de ses enfants, la vie maritale d'un couple n'est pas à l'abri de l'échec. Avec le manque de compréhension mutuelle, elle pourrait périlcliter à tout moment, sinon du moins faire l'objet d'une implosion de faible intensité.

Ne saisissant pas exactement le sens des mots de la maîtresse de maison, qui voulait exprimer implicitement son opinion sur un cas de figure parmi d'autres, oncle Ismail, qui se laissa distraire quelques secondes par cette conversation à bâtons rompus, a failli heurter un piéton qui traversa la rue sans prêter attention.

— Fais attention ! dit-elle. Tu étais sur le point de commettre une bêtise. Si tu l'avais sous les roues, tu aurais à coup sûr gâché mon rendez-vous qui ne pouvait pas attendre.

Afin de se justifier de cette fausse manœuvre qui a failli, il s'en est fallu de peu, coûter la vie à ce vieux débile, Ismail chercha un prétexte qu'il forgea de toute pièce.

— Excusez-moi, madame, dit-il. Je me sens à peu près tout roué de fatigue comme si j'avais passé une nuit sans dormir.

— Est-ce que tu as découché ? l'interrogea-t-elle.

Ismail, qui n'avait pas l'habitude d'entendre madame Radia lui parler sur ce ton, garda le silence en s'abstenant de répondre à sa question qu'il jugea intrigante.

— D'après ton silence, je pense que tu ne t'es pas défait de tes anciennes habitudes de coureur de jupon.

— Non, madame, je ne suis plus comme tel. Je passe toutes les nuits chez moi. Sauf que parfois il m'arrive de ne pas trouver le sommeil à cause de mes insomnies.

— Si tu veux bien dormir la nuit, il va falloir que tu cesses de prendre des excitants comme le café et le thé.

— Je pense qu'il existe d'autres excitants plus forts que ces boissons qui perturbent mon sommeil, dit-il. Mais à propos, dites-moi, madame, où voulez-vous que je vous conduise ?

— Avant de t'indiquer l'endroit, je veux tout d'abord que tu me dises ce qui te dérange et moi, je peux t'aider, mais à charge de revanche.

— C'est à dire, madame ? Voudriez-vous être un peu plus explicite pour que je comprenne de quoi s'agit-il ?

Radia qui voulait temporiser quelques minutes avant de ne se confier à lui insista pour obtenir une réponse à sa question.

— Alors fais-moi confiance et réponds sans détour, dit-elle. Les clés de tous tes problèmes sont entre mes mains.

Etant soulagé, voire réconforté par ses promesses de bonne femme, Ismail se mit à pleurnicher sur son sort.

— Vous ne pouvez pas imaginer, madame combien je souffre intérieurement et le hic, c'est que personne ne se rende compte pour me porter secours. J'ai besoin d'une aide pécuniaire pour améliorer mes conditions de vie et m'offrir, moi aussi, un tant soit peu le luxe de voyager, de m'acheter des vêtements neufs et d'aider ma pauvre mère à payer les frais de ses médicaments.

— Qu'est ce qu'elle a ta mère ? dit-elle en le regardant avec un peu de compassion et d'empathie.

— Ma mère souffre d'une maladie chronique et vu son âge avancé, elle passe le restant de sa vie en un coin tout en étant prostrée dans un grabat. Mais ce qui me tourneboule le plus, c'est que je perds mon temps avec Dina malgré l'amour que je lui porte. Moi, j'ai besoin de fonder un foyer et d'avoir des enfants qui pourraient à tout le moins m'aider et me secourir pendant mes derniers jours de vie.

— Je pense que tu as tous les atouts pour réaliser tout ce dont tu rêves, mais, moi, je reste impartiale en ce qui concerne tes projets de refaire ta vie avec une autre. Il ne tient pas à moi d'encenser ou de diaboliser tes intentions. Ce que je peux faire pour, c'est de convaincre mon mari à majorer ton salaire tout comme celui de ta femme. En plus de ça, je te signerai un chèque pour acheter ton silence de ne raconter à qui que ce soit le secret de mes sorties.

— Je te jure, dit-il sur la tombe de mon père que je ferai tout ce que tu veux, madame.

— Alors puisque, tu me donnes ta parole, conduis-moi à cette adresse, lui dit-elle, en lui tendant une carte de visite dont il a facilement déchiffré l'écriture.

IV

Madame Radia était une femme mystérieuse et cachotière que personne à la maison n'est au courant de ses multiples activités discrètes et de ce qu'elle faisait en ville et où son chauffeur la conduisait à la tombée de la nuit.

En arrivant à l'endroit indiqué, la maîtresse de maison, ordonna à Ismail de retourner à la maison après l'avoir déposée là où elle put s'y rendre à pied.

Oncle Ismail, qui n'eut aucune idée sur le lieu précis où cette dame voulut entrer, s'exécuta sans broncher. Sur le chemin du retour, il se posa mille et une questions sur les raisons pour lesquelles, elle descendit devant ce grand quartier bourgeois bâti d'un pêle-mêle de magasins chics composés de centre de beauté et de remise en forme par hydrothérapie, de salle de sport et d'aérobic, de salle de coiffure et de manucure, de produits cosmétiques, de boutiques de prêt à porter pour femmes, de bijouteries, de restaurants somptueux et d'autant d'autres choses. Il a beau chercher une réponse exacte à toutes ses interrogations, il n'a pas réussi à la trouver.

Au moment où il supputa ses capacités intellectuelles de percer à jour le secret de sa patronne, Radia se présenta au bureau de la chef. Celle-ci, le sourire aux lèvres, la reçut avec respect et amabilité. A l'issue d'une brève discussion à travers laquelle elle a tout compris, la patronne, qui a caché, pour l'instant, son jeu à Ismail pour des raisons de convenances personnelles, se montra très satisfaite en approuvant toutes les conditions de son adhésion.

Dès qu'elle sortit de l'endroit indiqué, elle appela le chauffeur pour venir la chercher. Quand Ismail revint au point de stationnement précis, Radia était là, plantée d'aplomb comme un poteau. Lorsque la voiture s'arrêta à ses pieds, elle monta rapidement et claqua la portière.

— Je crois que je n'ai pas tardé, lança-t-elle à son adresse. Dans certains domaines, il est des gens qui règlent votre affaire en un clin d'œil et c'est ce qui m'arrive aujourd'hui. Je suis très satisfaite du service rendu.

Oncle Ismail ne savait toujours pas ce dont sa patronne voulait lui parler. Il feignit d'avoir compris le contenu du message, mais il n'a émis aucun commentaire pour parler le même langage avec elle.

Madame Radia, qui comprit le silence de son chauffeur, continua à louer sa nouvelle chef sans mesure en lui disant que ce fut la première fois dans sa vie qu'elle tomba sur des personnes susceptibles de l'aider à surmonter ses peines et à combler son vide.

Agacé de l'entendre ergoter sans cesse comme une femme frustrée qui avait finalement retrouvée son objet de distraction, Ismail qui ne supporta plus le fait de ne pas savoir ce dont il s'agissait se posa la question de savoir pourquoi Radia, devenue tout à coup agréable et réceptive, eut des émotions enivrantes en se sentant être aux anges comme un papillon heureux de sortir du cocon de sa chrysalide. Pour tenter d'avoir une réponse qui pourrait apaiser sa curiosité, il lui demanda de façon audacieuse :

— Est-ce que je peux savoir, madame, le secret de votre enchantement ?

— Je n'ai pas de secret à partager avec toi, Ismail. Concentre-toi sur le volant afin de ne pas sortir de la voie. Une femme ne partage jamais ses confidences avec un homme, et ce, même s'il est son mari. Alors ne t'avise plus de chercher à comprendre les tenants et les aboutissants d'une affaire privée ou mettre le nez directement et sans scrupule dans tout ce qui ne te regarde pas.

Remis à sa place, Ismail n'y insista plus et préféra s'occuper de ce qui le regarde.

— Où voulez-vous que je vous amène, madame, dit-il d'un ton si triste.

— Nous allons rentrer à la maison, dit-elle. Je ne sais pas ce que pourra dire mon mari quand il aura constaté mon absence de la maison à cette heure-ci. Tu connais Rami, il s'inquiète quand il ne me voit pas à ses côtés. Mais je pense qu'il devra désormais s'habituer à mes sorties parce qu'elles seront programmées et je ne devrai en aucun faillir à mes engagements en ratant mes rendez-vous avec les membres de notre établissement.

Autant Radia parle dans le vague et l'ambiguïté, autant Ismail ne comprend rien qui puisse l'éclairer et lui donner une piste sur ce qu'elle était en train de manigancer.

A en juger par la méfiance et l'attitude qu'elle prit à son égard, il pensa que cette femme ne tiendrait pas ses promesses et que le fait d'essayer de lui soutirer de l'argent moyennant son silence serait une peine perdue.

Ainsi pour réussir à lui extorquer du fric, il envisagea la possibilité de ne pas la lâcher d'une semelle quand elle reviendrait la prochaine fois à cet endroit.

Quand elle arriva à la maison, Rami était en train de l'attendre sur le seuil de la porte d'entrée. Il était dans tous ses états et prêt à éclater de colère. Pour le calmer et apaiser sa grognerie, elle lui esquissa un sourire et dit :

— Qu'est ce qui se passe ? Un problème ?

— Et tu oses me poser la question pour savoir mon opinion ? cria-t-il nerveusement.

— Qu'est ce qui te prend Rami ? dit-elle.

— La prochaine fois, dit-il, avant de sortir là où tu veux, prends au moins la peine de me le dire. A propos, je peux savoir d'où tu reviens ?

Pour ne pas éveiller les soupçons et s'attirer des reproches de son mari, Radia, qui avait la réponse sur les lèvres, se contenta de dire :

— Je faisais les magasins pour changer d'air et me dégourdir les jambes. C'est tout, dit-elle.

— Et avec qui ? Le chauffeur, répondit Rami à lui-même. Montre-moi ce que tu t'es achetée.

— Qu'est ce que tu veux que je m'achète ? Rien répondit Radia à elle-même.

Ne croyant à aucune de ses paroles, Rami la laissa seule et revint s'enfermer dans son bureau pour réfléchir à tête reposée à ce nouveau comportement de sa femme qu'il trouva insolite. Afin d'agir dans la discrétion, il appela son chauffeur sur son portable et lui posa la question de savoir ce que Radia était faire en ville à une heure pareille.

Ismail, qui n'aimait pas mentir à son patron pour rien au monde, lui raconta sa version des faits en lui indiquant le nom du quartier où il l'avait déposée avant de rentrer à la maison en la laissant faire ce dont elle avait envie.

En raison de cette réponse impertinente, Rami qui ne voulait discuter de sa vie privée et de ses intimités, raccrocha au moment où l'on vint frapper à la porte.

— Qu'est ce que c'est ? dit-il d'une voix enrouée.

— C'est moi, papa, dit Maria, qui entrouvrit la porte, en montrant timidement le bout de son nez.

— Entre, entre, ma fille, dit-il. Tu n'as pas besoin d'hésiter. Installe-toi et dis-moi que puis-je pour toi ?

Avant de lui parler de ses problèmes avec son mari qui découchait le plus souvent en la laissant poireauter quasiment toutes les nuits, Maria l'interrogea sur la scène de tout à l'heure.

— Qu'est ce qui se passe entre vous d'eux, cher père ? dit-elle. D'après vos attitudes froissantes, je crois que le courant ne passe plus entre vous. Ce que je viens d'entendre me donne une mauvaise impression sur votre vie maritale. Vous ne pourriez pas envisager la possibilité d'arranger les choses sans énervement ni engueulade ? Que diront-ils tous nos employés qui assistent à vos chamailles ?

Pris de court par les reproches inattendus venant de sa fille, Rami improvisa sa réponse et se mit à lui expliquer les choses calmement.

— Ce qu'il y a entre ta mère et moi, ma fille chérie, n'est rien qu'un petit malentendu qui finira par se dissiper peu à peu. Ce n'est qu'une question de temps pour que les choses reprennent leur cours normal. Comme tu le sais, je suis à cheval sur les principes, un homme très exigeant sur certaines choses et je veux que cette famille reste respectée et respectueuse tant d'elle-même que des autres.

— Mais dis-moi, mon père, quel est le motif exact de votre différend ?

— Ces derniers temps, ta mère se met à multiplier ses sorties, je ne sais où, et elle revient à la maison qu'à une heure tardive. Je ne sais pas exactement ce qu'elle manigance derrière mon dos ni avec qui elle s'entretient. J'ai peur des surprises et je ne veux en aucun cas être le dernier à savoir ce qu'elle complot.

Bien qu'elle ne dispose d'aucune information claire et nette au sujet des absences non justifiées de sa mère, Maria forgea un prétexte de toutes pièces pour convaincre son père des bonnes intentions de sa mère et lui

rappeler le fait que sa mère raffole des premières lueurs de l'aube tout comme la luminosité vespérale de la ville.

— A ce que je sache, elle ne complotte rien qui puisse te porter préjudice. Ma mère aime la vie tout comme nous autres femmes et à ce qu'il paraît, elle veut profiter de son argent et s'offrir le luxe d'aller faire les magasins, de rencontrer des amies, découvrir les parties cachées de l'univers mondain, de batifoler et se divertir autant que faire se peut ou d'adhérer pour le bien de l'humanité à une maison de charité et de bienfaisance pour aider les personnes pauvres et démunies.

V

Au moment où Maria était en train de discuter avec son père, Walid, son mari, avec lequel elle s'entendait mal, frappa et poussa la porte à moitié en disant :

— Je peux ?

— Oui, oui ! bien sûr ! dit Rami. Prends place.

Sur ces entrefaites, Maria, sa femme, qui ne s'attendit pas à son irruption à l'improviste dans le bureau de son père, se leva de son fauteuil, pris congé de son père et claqua la porte nerveusement derrière elle comme si elle voulait insinuer sa haine et son inimitié à son mari.

— Tu as vu, monsieur Rami, sa réaction ? Ta fille, en se comportant de cette manière, ne fait qu'à me donner du fil à retordre. Elle ne veut pas grandir ni se défaire de ses manies puériles.

— A ce que je réalise, entre elle et toi, il n'existe aucune entente ni complicité ni respect non plus. Vous avez, tous les deux, intérêt à changer d'attitude l'un vers l'autre, sinon votre mariage ne fera pas long feu et tous vos projets d'avenir tomberont à l'eau. Alors, arrangez-vous pour le bien. Ni ma femme ni moi ne pourrons faire les choses à votre place. Vos problèmes sont purement personnels et ils nécessitent un tant soit d'effort pour qu'ils soient réglés intimement et de concert.

La relation entre Walid et Maria n'était pas du tout au beau fixe. Elle traversait une période marquée par des hauts et des bas et elle n'était pas exclu qu'elle fût au creux de la vague.

Bien qu'elle fût tellement attachée à son mariage, Maria trompait son mari avec un autre homme sans que personne ne s'en rendît compte. De son côté Walid, en plus d'être vénal, il était un coureur de jupons qui fréquentait les grands hôtels et les milieux mondains. Son mariage avec Maria n'était pour lui qu'un passe-temps et un moyen détourné pour atteindre ses objectifs. Ainsi, afin de se faire bien voir et apprécier par son patron, qui est devenu avec le temps son beau père, il n'avait pas hésité à user de tous les subterfuges possibles et imaginables.

Pour couper court aux reproches de son patron, qui ne souhaitait à sa fille que la chance de mener une vie maritale stable et heureuse, l'expert comptable qui n'avait pas la tête à discuter de ses problèmes de mariage, se montra impoli et insolent à l'égard de son patron.

— Monsieur, je ne suis pas venu vous voir pour écouter ce même discours dont on ne cesse guère de me rebattre les oreilles. Entre Maria et moi, la situation s'empire de plus en plus et je ne crois pas qu'il existe encore un peu d'espoir pour dépasser nos démêlés et pouvoir redresser la situation qui est à présent en porte à faux.

En tant que beau père et encore moins patron intraitable, Rami s'insurgea contre l'attitude désagréable de son beau-fils en le menaçant d'un renvoi définitif.

— Ecoute-moi bien, monsieur l'expert, dit-t-il calmement et sans le moindre signe de nervosité ni de colère. Si tu continues à maltraiter ma fille, je ne m'empêcherai pas de t'obliger à faire ta démission. L'avenir de ma fille m'importe beaucoup plus que tout le travail que tu accomplis au profit de mes entreprises. Le jour où nous avons arrangé ce mariage, je t'ai posé mes conditions et tu les as approuvées sans rechigner. Alors, sois un gentleman et rends-toi à l'évidence. N'oublie pas que c'était grâce à moi que tu as pu poursuivre tes études et devenir à présent celui que tu es.

Walid, depuis tout petit, avait grandi au sein de la famille des renards. Son père qui fut le majordome de cette grande maison avait travaillé pour

monsieur Rami jusqu'à ces derniers jours. Ce fut un homme juste, honnête et crédible. Il n'avait jamais fait l'objet de remarques de la part de ses patrons.

Avant de succomber à ses blessures mortelles, dues à un accident de route, monsieur Rami et sa femme Radia se sont rendus illico presto à son chevet à l'hôpital pour s'enquérir de son état de santé. Lorsqu'ils se préparèrent à lui dire un dernier au revoir, il a manifesté ses dernières volontés pour que ses patrons, aient eu l'amabilité et la bienveillance de prendre soin de son fils et de l'aider à surmonter cette épreuve de mort.

Depuis son plus jeune âge, Walid, qui considérait les Renards comme étant sa deuxième famille, était un garçon ambitieux et plein de volonté. Contrairement à sa femme qui n'avait jamais confiance en lui, monsieur Rami l'appréciait beaucoup et le félicitait de ses résultats scolaires satisfaisants. Il disait que cet enfant qui faisait preuve d'intelligence et d'esprit lucide, aurait un avenir brillant et prometteur.

Dans l'espoir de changer de sujet et parler travail, Walid s'abstint de rebondir sur ses problèmes personnels et dit en ouvrant son cartable pour en sortir un parafeur :

— Est-ce que je peux vous soumettre ces documents pour approbation et signature. C'est un travail urgent qui ne doit pas attendre.

— Est-ce que tu n'exagères pas par hasard quant à l'utilisation du mot urgent ? dit-il. Ce qui est urgent pour moi, c'est ma famille. Mes enfants sont prioritaires plus que jamais. Ne détourne pas le sujet. Sors de mon bureau, je ne suis plus de bonne humeur pour approuver quoi que ce soit.

Supportant mal cette volte-face venant de son beau-père, Walid, l'air vexé, se leva de son siège et s'empressa de prendre la porte pour aller changer d'air. A sa sortie si précipitée du bureau de son patron, il heurta par mégarde Sonia la domestique qui, perdant l'équilibre, tomba par terre et renversa le jus d'orange qu'elle portait à monsieur Rami.

Elle se releva si vite de sa chute accidentelle et dit :

— Excusez-moi, monsieur Walid de vous avoir bousculé par inattention. Je suis désolée pour ces éclaboussures de jus qui ont jailli sur votre costume.

— Ne t'en fais pas Sonia. Ce n'est rien, dit-il avant de s'en aller.

En se dépêchant de ramasser sa casse d'un coup de balai, Sonia se mit à soliloquer : « Qu'est ce qu'il a ce monsieur Walid ? Je ne l'ai jamais vu si pressé. Il peut y avoir un problème d'argent ou quelque chose comme ça. Si leurs actions chutent, ils risquent de nous gruger notre salaire. C'est ce qu'on dit. Moi, je ne m'y connais pas bien en ces choses. »

— Avec qui tu parles, Sonia ? dit Madame Radia qui descendit les escaliers.

— Avec personne madame, dit-elle en baissant la tête comme si elle était prise en flagrant délit de réaliser une infraction quelconque.

— Mais c'est quoi ça ? Je peux savoir comment tu as pu casser le verre préféré de mon mari ? Qu'est ce que tu vas lui présenter comme excuse ?

— Je ne l'ai pas fait exprès, madame, dit-elle. J'ai glissé et je suis tombée par terre avec le plateau que je portais à la main.

— Dépêche-toi de nettoyer ces saletés et va lui amener un autre verre. Ne t'en fais pas, nous en avons d'autres. Va voir avec Dina. Elle sait où ils sont rangés.

Avant de passer voir ses rosiers et les admirer comme d'habitude, Radia préféra d'abord aller voir son mari dans son bureau pour essayer de se réconcilier avec lui. Quand elle frappa à la porte, Rami parlait au téléphone avec une amie intime. Dès qu'elle fit son entrée, il raccrocha d'un geste rapide, se fixa le regard sur elle et dit d'un temps sévère :

— Qu'est ce que tu veux ? Tu ne vois pas que je suis occupé ?

Radia, qui n'était pas habituée à supporter les sautes d'humeur de son mari, le supplia de se calmer et de ne pas la froisser en refusant de l'écouter et de prendre en considération sa présence à ses côtés.

Le dialogue continua

— Je ne suis pas venue disputer avec toi, Rami. Nous sommes mari et femme et nous avons beaucoup de choses en commun dont tu ne pourrais pas

te défaire facilement. Je suis venue te dire que ta fille Maria ne cesse guère de verser des larmes à cause de l'attitude bizarre de son mari.

— Dans ce cas, assieds-toi et dis-moi au juste ce qui se passe entre ces deux là. J'ai besoin de comprendre au mieux la situation pour agir avant qu'il ne soit trop tard. Tout à l'heure quand il est venu me voir, je l'ai savonné et allé même jusqu'au point de le menacer de quitter mes entreprises et il n'a pas bronché. Je crois qu'ils ont un truc tordu entre eux et même si nous sommes concernés par leurs problèmes, je ne pense pas qu'il nous sera si facile d'y trouver une solution définitive ou du moins un palliatif.

Profitant de ce changement d'attitude de son mari à l'endroit de son beau-fils, Radia exprima son inquiétude :

— J'ai bien peur que ce mariage ne fera pas long feu. Je te l'ai déjà dit à maintes reprises, je n'ai pas confiance en ce bâtard, conclut-elle.

Rami qui ne voulait pas médire de Walid ni le dénigrer par respect aux dernières volontés de son défunt père, conseilla sa femme de ne plus prononcer ce vocable de bâtard qui ne sied pas bien à un homme qui n'a pas choisi ses parents.

— Excuse-moi, dit-elle. Ce mot m'a échappé des lèvres sans que je puisse l'étouffer. Parfois mon inconscient me joue des tours.

Effectivement, Walid ignorait la vérité sur son père biologique. Le majordome n'était jamais au courant de la liaison qu'entretenait sa femme avec son amant qui l'avait engrossée en catimini.

— Bien qu'il ne me soit pas gênant d'appeler les choses par leur nom, reprit-elle, je devrais ménager mon langage pour ne pas léser ma fille en portant atteinte à la réputation de son conjoint. Alors, je dois m'en aller pour te laisser travailler. Le jardinier m'attend près de mes rosiers. Je dois lui montrer l'emplacement exact de la plantation avant de commencer à dépoter les fleurs.

Rami, qui ne s'y connaissait pas dans ce domaine de jardinage, acquiesça d'un signe de tête avant de se pencher sur les derniers chiffres de sa comptabilité.

Radia comptait se rendre ce soir même au bureau de sa chef pour voir ce qu'il en était de sa nouvelle adhésion. Pour ne pas s'attirer des soupçons, elle faisait semblant de veiller sur toute la maisonnée et de superviser le travail de tous les employés. Avant d'oublier, elle appela Ismail, le chauffeur, et lui donna ses instructions pour être présent à sept heures sonnantes.

Etant averti de la sortie vespérale, oncle Ismail se prépara corps et âme pour savoir ce que sa patronne était en train de manigancer.

S'apercevant de sa stupeur inhabituelle, Dina, sa femme lui posa la question de savoir où il comptait se rendre ce soir.

Pour être juste, Ismail lui répondit :

— Ce soir, je ne serai pas là. Je dois m'absenter pendant quelques heures. Madame Radia va sortir et elle m'a ordonné de la conduire en ville.

— Et je peux savoir où est ce que tu vas l'amener exactement ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, dit-il. En plus, je ne suis pas tenu à te signaler mes déplacements avec la patronne. Si jamais elle apprend que tu l'espionnes, elle te passera un savon. Alors, mêle-toi de tes affaires et cesse de poser ce genre de questions qui pourraient te coûter chers.

— Qu'est ce que je dois dire à monsieur Rami s'il me pose la question de savoir où est-elle sortie.

— Dis-lui en ville, dit-il. Débrouille-toi d'inventer une réponse valable et convaincante.

— Est-ce que tu m'incites à mentir au patron ? dit-elle.

Sur ces entrefaites, Sonia la domestique qui avait écouté toute leur conversation derrière la porte de la cuisine fit irruption et dit à l'emporte pièce :

— Qu'est ce que vous avez tous les deux ? Je vous ai entendus bavarder au sujet des patrons. Ya-t-il un problème ?